

# L'ARCHITECTURE : POUR UN UNIVERSALISME DU DIVERS

Par Alain Farel



Il est possible de savoir intuitivement ce que signifie le mot universalisme, et se contenter de laisser aux spécialistes le soin d'en explorer toutes les acceptions. Pour préciser la façon dont j'entends ce mot ici, je me contenterai de m'appuyer sur les deux définitions suivantes : celle du CNRTL – « Qui vaut pour tout, pour tous » – et celle du Larousse – « Conception selon laquelle les idées et les valeurs sont indépendantes du temps et du lieu ». Mais pour ce qui concerne l'architecture, plus de 45 ans après avoir commencé mes études dans cette discipline et après des décennies de pratique et d'enseignement, je ne sais toujours pas la définir en quelques mots. C'est d'ailleurs ce qui m'a poussé à dédicacer mon livre *Architecture et complexité*<sup>1</sup> « à ceux pour qui l'architecture demeure une énigme féconde ». Et pourtant je me suis engagé à écrire un article sur cette thématique. Aïe... Afin de rendre mon propos intelligible, il me faut donc commencer par décrire succinctement ce que j'essaye d'exprimer par le mot « architecture »...

1 Alain Farel, *Architecture et complexité*, éditions Parenthèses, 2008.

## De l'architecture

Dans l'histoire de l'humanité, il n'y a pas toujours eu d'architectes au sens que le terme possède aujourd'hui. Car, comme l'ont superbement montré l'exposition et le livre de Bernard Rudofsky, *Architecture sans architectes*<sup>2</sup>, de tous temps et en tous lieux, de superbes bâtiments sont apparus sur la planète sans qu'il soit question de professionnels nommés architectes. Aussitôt vient une question : peut-on ainsi dissocier architecture et architectes sans jouer sur les mots ?

C'est surtout à des bâtisseurs anonymes, dits maçons ou maîtres d'œuvre, que l'on doit les constructions domestiques ou monumentales qui ont abrité les humains, leurs activités et leurs réunions depuis la plus haute antiquité et dont il reste des vestiges de nos

jours. Pourquoi ne pas les nommer franchement architectes ? Parce que soit ils copiaient des modèles traditionnels, soit ils bâtissaient sans avoir nécessairement conçu leur ouvrage au préalable comme on le fait aujourd'hui. Ainsi, pour construire une cathédrale, action qui pouvait durer plusieurs siècles, on commençait à un bout et on avançait, on élevait. Si ça s'écroulait, à cause de trop d'audace ou d'une grave erreur,

on recommençait (à l'image de ce qui s'est produit à Beauvais). Si on avait vu trop grand, on changeait d'objectif et la cathédrale achevée n'était, par exemple, que le transept initialement prévu (Sienne), ou on attendait des décennies qu'un nouveau venu affirme avec aplomb qu'il savait faire : on était alors bien obligé de lui faire

Depuis les premiers traités, l'architecture est très souvent définie par trois termes : *necessitas, commoditas et voluptas.* ”

2 Bernard Rudofsky, *Architecture sans architectes*, éditions du Chêne, 1980.

confiance (ce fut le cas avec Filippo Brunelleschi auteur de la coupole de Sainte-Marie-de-la-Fleur à Florence). Celui-ci est d'ailleurs considéré comme le premier architecte au sens moderne du terme parce qu'il a conçu le dôme de Florence et le mode opératoire pour le bâtir, avant d'en commencer la construction<sup>3</sup>.

Donc l'architecte, tel qu'on l'entend depuis la Renaissance, avant d'être bâtisseur opérationnel, se doit d'être concepteur. Léonardo da Vinci affirmait d'ailleurs que l'architecture était une « *cosa mentale* ». Bien sûr un ingénieur, qui lui aussi est un concepteur, peut également imaginer un bâtiment. Mais il n'adoptera pas le même point de vue que l'architecte et n'aura pas les mêmes préoccupations ni les mêmes priorités. Où se situent les différences ?

Depuis les premiers traités, l'architecture est très souvent définie par trois termes : *necessitas* (protection des individus grâce à une construction solide), *commoditas* (satisfaction des besoins résultant des activités humaines, publiques ou privées), *voluptas* (plaisir ressenti devant la beauté), chez Leon-Battista Alberti (XV<sup>e</sup> siècle) traduisant Vitruve (I<sup>er</sup> siècle). Architecte à Rome sous le règne de l'empereur Auguste, Marcus Vitruvius Pollio, dans son traité *De architectura* redécouvert en Suisse au XV<sup>e</sup> siècle, définit l'architecture à partir de trois termes complémentaires qui ont traversé l'histoire de la discipline jusqu'à nos jours : *firmitas*, *commoditas*, *venustas* (solidité, confort, beauté), dont une traduction pourrait correspondre aux formulations actuelles de Construction, Fonction, Forme, ou encore Force, Sagesse et Beauté, mais ceci est une autre histoire.

Les trois ordres antiques – dorique, ionique et corinthien – dont l'utilisation réapparaît à la Renaissance, en sont la représentation symbolique. Ils sont dits anthropomorphiques car leurs colonnes faisaient référence au corps de l'homme, solide, trapu, pour le premier, au corps de la femme pour le deuxième, plus fin et plus élevé (les chapiteaux ioniens évoquent la coiffure des femmes

3 Giulio Carlo Argan, *Brunelleschi*, éditions Macula, 1981 et Mario Salvadori, *Comment ça tient*, éditions Parenthèses, 2005.

de Ionie), femme qui fait *fonctionner* le foyer familial, et enfin à l'élégance et à la beauté du corps de la jeune fille, plus élancé et au chapiteau plus ouvragé, pour le troisième. Quelle que soit la localisation, quelle que soit la destination de l'ouvrage (son programme), quelles que soient les conditions de sa production, seule la combinaison, *a minima*, de ces trois registres d'exigences complémentaires et parfois contradictoires, est censée distinguer l'architecture de la simple construction. Là se situe sans doute une première spécificité, communément admise, de l'architecture. Et cela inclut les « architectures sans architectes » dans lesquelles cette caractérisation est respectée. Pourtant il ne s'agit là que d'une propriété définitionnelle, qui ne dit rien de la qualité universaliste dont l'architecture pourrait être porteuse.

### **La révolution moderne : une doctrine à vocation universelle**

Pendant des siècles, ce que l'on considère comme de l'architecture s'avère l'exception, destinée à magnifier par des monuments le pouvoir, temporel ou religieux. Les bâtiments du quotidien ne sont pas concernés, construits par des maçons et des charpentiers au fil des traditions locales. Ce n'est qu'à partir du XIX<sup>e</sup> siècle en Europe occidentale et aux États-Unis que les architectes mettent leur talent au service de la bourgeoisie avec les immeubles de rapport, les théâtres ou les grands magasins par exemple. En outre, certains industriels se préoccupent de s'attacher leur main d'œuvre en lui proposant des logements décents (pour l'époque), tandis que des philanthropes imaginent, voire mettent en œuvre, des solutions innovantes pour loger les ouvriers et leurs familles (cf. le familistère de Guise dans le Nord de la France). Des discours hygiénistes apparaissent concomitamment pour lutter contre les conditions de vie des pauvres des grandes métropoles, dangereuses pour la santé de tous les citoyens.

Dès le début du XX<sup>e</sup> siècle et surtout après les effarantes destructions consécutives à la première guerre mondiale, des architectes

se préoccupent de loger dans de bonnes conditions l'ensemble des populations urbaines. Avec le Mouvement moderne, cette louable intention est théorisée. Gropius et son équipe du Bauhaus<sup>4</sup> en Allemagne, Le Corbusier<sup>5</sup> en France, souhaitent révolutionner l'approche professionnelle des architectes en conjuguant arts et industrie et en rationalisant leur démarche. Dans ses écrits, Le Corbusier justifie ses préférences doctrinales par l'appel à la Raison.

**Les prétentions à l'universalité de la doctrine corbuséenne, si longtemps valorisée, ont conduit à uniformiser les villes partout sur la planète avec des principes architecturaux abstraits. ”**

Se réclamant de « l'esprit de la recherche scientifique », il élabore ses *cinq points d'une nouvelle architecture* qui aboutissent à totalement transformer l'image de l'habitat et les conditions de vie qui en découlent. Il justifie la construction sur pilotis, le toit-jardin, le plan libre, les fenêtres en longueur et la façade libre par des arguments d'une rationalité qui se veut implacable. Comme les professeurs du Bauhaus, il cherche à rapprocher les démarches de production du bâti des processus industriels. L'architecte doit concevoir des « machines à habiter », fabricables en série (l'une de ses maisons emblématiques se nomme

Citrohan en référence au constructeur d'automobiles). Enfin, ses choix formels reposent sur l'apologie des formes géométriques primaires prétendument utilisées par les ingénieurs.

Théoricien brillant et praticien mondialement reconnu, il a parfaitement le droit de penser que l'usage de la raison légitime ses choix et qu'en outre tout doit se construire à partir de son échelle du Modulor reposant sur les dimensions d'un corps humain idéal. Cependant, à bien réfléchir, on se rend indubitablement compte

4 Giulio Carlo Argan, *Gropius et le Bauhaus*, éditions Parenthèses, 2017.

5 Le Corbusier, *Vers une architecture*, 1923. Flammarion, coll. « Champs », 2008.

que sa démarche est totalitaire, dans le sens le plus exécrationnel du mot. Ainsi, tout doit être dimensionné pour un homme mesurant 1,82 m, ce modèle se voulant universel. Inutile, je pense, de développer l'absurdité de la démarche qui s'apparente au lit sur lequel Procuste allongeait ses victimes.

Ses *a priori* doctrinaux sont censés avoir la valeur d'une vérité scientifique et doivent s'appliquer partout. Pourtant on n'habite pas de la même façon à Paris, à Dakar ou à Manille. Les prétentions à l'universalité de la doctrine corbuséenne, si longtemps valorisée, ont conduit à uniformiser les villes partout sur la planète avec des principes architecturaux abstraits qui ne tiennent compte ni du contexte culturel, ni du climat, ni des modes d'habiter de ceux à qui sont destinés ses logements. Bien sûr, la volonté de mettre l'architecture au service de tous honore les architectes cités plus haut, mais leur idéologie les a conduits à sciemment ignorer la complexité du réel au bénéfice d'un fantasme d'uniformisation universelle justifié par un usage de la Raison hélas très discutable et imparfait.



© Jean-Pierre Dalbéra / Creative Commons

Le Corbusier, l'unité d'habitation Corbusierhaus, construite en 1957 à Berlin.



© Martavictor / Creative Commons

Walter Gropius : école du Bauhaus, construite en 1925-1926 à Dessau.

## Heureuses exceptions au XX<sup>e</sup> siècle

Il convient quand même de mentionner que des hommes de l'art très talentueux ont su échapper au rouleau compresseur rationaliste du XX<sup>e</sup> siècle. Parmi les presque contemporains de Le Corbusier, citons Frank Lloyd Wright qui a hissé l'architecture à des sommets grâce à une démarche d'artisan-poète, Louis Kahn qui a défini l'architecture comme devant être « silence et lumière »<sup>6</sup>, Luis Barragan virtuose de la couleur<sup>7</sup> ou Oscar Niemeyer orfèvre de la forme. Chacun d'eux s'est intéressé au Mouvement moderne, et certains ont commencé par en suivre les préceptes. Mais après avoir pris conscience des limites de cette démarche, ils ont su développer leur propre voie vers des productions originales aux finalités différentes.

Frank Lloyd Wright, influencé par l'architecture traditionnelle japonaise plus que par les modernistes européens, s'est donné pour objectif de développer un style architectural propre aux Etats-Unis et donc sans rapport avec le style dit international du Mouvement moderne.

6 Louis I. Kahn, *Silence et lumière*, éditions du Linteau, 1996.

7 José Maria Buendia Júlbez et al., *The life and work of Luis Barragan*, éditions Rizzoli NY, 1998.

Louis Kahn s'est éloigné de la démarche moderniste, pour avancer vers une certaine atemporalité quasi métaphysique, à la recherche de ce que serait l'essence de l'architecture par-delà les apparences contextuelles (il a construit notamment en Inde et au Pakistan). Après un début de carrière banal, Luis Barragan a décidé de ne travailler que pour créer des bâtiments à son goût. Il a alors développé un rapport aux formes les plus simples si ce n'est traditionnelles, magnifiées, exaltées par son travail sur la couleur devenue part fondamentale de sa production, à rebours de l'architecture du Mouvement moderne qui ne tolérait que le blanc, en dehors de quelques couleurs primaires utilisées accessoirement. Quant à Oscar Niemeyer, il s'avère proche du Mouvement moderne et de son plus illustre représentant au Brésil, Lucio Costa, avec lequel il va, en quelques mois, concevoir Brasilia (Costa pour l'urbanisme, Niemeyer pour les bâtiments emblématiques). Mais sa dilection pour les formes courbes va le conduire à créer sa propre écriture architecturale, avec un brio époustouflant. Ces architectes ont fait preuve d'une résistance particulièrement inventive aux dogmes en vigueur à leur époque et ont brillamment montré que la diversité des approches est une qualité essentielle de l'architecture.



© iachrimae/2 / Creative Commons

F.L. Wright : maison Kaufmann, dite « sur la cascade », Bear Run, Pennsylvanie.



© Donatas Babravolis / Creative Commons

Oscar Niemeyer : Palais du congrès national à Brasília, composé de deux gratte-ciels, une coupole convexe (le Sénat) et une coupole concave (la Chambre des députés) sur un soubassement commun.

## Un monde en évolution accélérée

Il y a environ un siècle, Le Corbusier énonçait que la journée d'un citadin se découpait en trois périodes de huit heures chacune, consacrées respectivement au travail, aux loisirs et au sommeil. Ceci le conduisait *rationnellement* à découper la ville en trois zones distinctes mettant les résidences à l'écart des nuisances provoquées par les usines ou les lieux de distraction. De la même façon, il était plus *logique* de séparer la circulation des véhicules de celle des piétons en superposant une dalle sur laquelle déambuler et un sous-sol où circulaient les véhicules. Principes affichés, répétons-le, comme des vérités universelles.

Cependant l'expérience a conduit à tirer un bilan très négatif de l'urbanisme de dalles et il ne viendrait à l'idée de personne d'ériger en modèles les cités-dortoirs ou les zones pavillonnaires qui, de fait, s'avèrent ségrégationnistes. En outre, aux erreurs de théories dogmatiques détachées de la vie réelle, s'ajoutent les changements radicaux qui se sont produits depuis dans nos sociétés.

**A.** Le changement climatique nous oblige à repenser la ville afin qu'elle reste supportable pendant des canicules qui vont se multiplier et s'accroître, mais aussi cesse de nuire à la santé des citoyens par une pollution pathogène (air toxique et bruit). Le rapport au végétal, à l'automobile, la notion d'imperméabilisation des sols, devraient s'en trouver profondément modifiés. L'implantation des immeubles, la ventilation naturelle, l'isolation thermique, les protections solaires, naturelles (feuillage des arbres) ou artificielles, les prolongements extérieurs des appartements, les choix de matériaux, font désormais partie des préoccupations indispensables avant de commencer toute construction.

**B.** Nos modes de vie changent très rapidement. L'informatique a non seulement modifié la nature du travail, mais elle a aussi permis le télétravail, le téléachat et les télé-loisirs. Il en résulte que le fonctionnement même des villes et des territoires, ainsi que celui des logements, est en évolution permanente (on évoque surtout ici les sociétés dites avancées) et doit être repensé sans cesse.

**C.** L'homme n'est pas un robot mais un être social. Ce truisme vise seulement à indiquer que si tout dans notre vie était calculable et prévisible, car rationnel, nous serions morts d'ennui avant peu.

En effet, nous avons besoin d'imprévu, de rencontres aléatoires, de légèreté, d'écarts, de surprises, comme la Ville doit pouvoir en offrir. Qu'en est-il alors des lieux de rencontres physiques et pas seulement virtuelles ? Aux architectes et aux urbanistes de contribuer à créer les conditions d'une vie sociale riche et agréable, non limitée aux réseaux virtuels, si toutefois les décideurs (élus, promoteurs) le leur permettent et leur en donnent l'occasion.



---

**Que les architectes ne peuvent s'en tenir à une hyper-technicité sans vision globale, comme la société a tendance à le leur demander de plus en plus."**

---

**D.** Sur le plan sociétal, le logement familial a perdu la pérennité qu'il avait autrefois. Il apparaît déstabilisé. Le nombre de personnes qui le composent peut se trouver modifié plusieurs fois en peu de temps, sans pour autant que le foyer soit conduit à déménager. Un ou plusieurs enfants arrivent pour un week-end ou quelques jours, puis repartent, un ancien peut se trouver hébergé temporairement, une chambre ou un séjour peut devenir bureau à certaines heures de la journée, etc... Tout ceci milite pour que les logements possèdent une relative capacité d'évoluer dans le temps. À cette fin, au lieu de faire diminuer systématiquement les surfaces des appartements comme c'est le cas depuis quelques décennies, il conviendrait que les logements puissent offrir des espaces à l'usage non déterminé *a priori*. Ainsi, chacun pourrait trouver sa place au sein de l'appartement. Ainsi dans l'immeuble, des activités, intergénérationnelles ou non selon les heures de la journée, pourraient se dérouler au plus grand contentement des habitants, permettant des échanges entre les résidents et une vie sociale épanouissante.

De telles pistes de réflexion indiquent que les architectes ne peuvent s'en tenir à une hyper-technicité sans vision globale, comme la société a tendance à le leur demander de plus en plus. Les empilements successifs de normes et de textes réglementaires toujours plus pointus ont pour résultat effectif de tendre à empêcher de répondre aux questions fondamentales qui devraient se poser. Et ce sont les habitants qui le payent dans leur vie quotidienne. Il semble malheureusement que ce constat de négligence ou d'incompétence des pouvoirs publics sur un tel sujet soit universel, au détriment de la qualité de vie de leurs concitoyens.

### **La revanche des petits cochons**

Au tournant des années 80-90 du siècle dernier me semble-t-il, un étudiant est venu me demander de diriger son projet de diplôme d'architecture. Il me tint un discours d'une rare pertinence : « dans la petite ville du Nord du Cameroun où j'ai passé mon enfance, les gens veulent tous se faire construire des maisons en parpaings et

tôle ondulée parce que ça fait «moderne». Pourtant c'est inadapté au climat et aux conditions économiques locales. Je voudrais que mon diplôme porte sur un hôpital construit en terre, bois et palmes dans cette ville. Un tel édifice sera naturellement moins pérenne et demandera un entretien régulier, mais le confort thermique y sera très supérieur et cet équipement de prestige, construit en matériaux locaux, devrait inciter les habitants à revenir aux savoir-faire des constructions ancestrales, plus appropriés que la copie irréfléchie des maisons occidentales très bas de gamme ». J'acceptais avec enthousiasme. Cet étudiant gagna le prix du meilleur diplôme de l'année avec, à la clé, une bourse pour effectuer une année post-diplôme aux USA.

**Le mythe de la modernité occidentale triomphait sans doute encore à la fin du XX<sup>e</sup> siècle et, peut-être, le conte pour enfants des trois petits cochons introduisait-il également un biais cognitif non négligeable.**

La question qu'il avait soulevée était celle d'un précurseur. Déjà essentielle à l'époque, elle l'est d'autant plus aujourd'hui, rendue plus aigüe encore par la nécessité de lutter contre le réchauffement climatique. Le mythe de la modernité occidentale triomphait sans doute encore à la fin du XX<sup>e</sup> siècle et, peut-être, le conte pour enfants des trois petits cochons introduisait-il également un biais co-

gnitif non négligeable. Tous les enfants savaient qu'il convenait de construire en *dur*, brique ou parpaing de béton, car le loup pouvait souffler les maisons en paille et en bois. Aujourd'hui pourtant on revient à la construction dans ces deux matériaux qui sont économiques et possèdent d'excellentes qualités d'isolation thermique.

Si l'on considère que le bâtiment produit en France près de 30 % des émissions de gaz à effet de serre, et que fabriquer du ciment exige de très grandes quantités d'énergie, on comprend facilement que des alternatives au béton sont profitables à la planète.

Quant aux modes de vie occidentaux, absurdement énergivores, ne convient-il pas de les remettre en question partout où cela se peut ? Une bonne ventilation naturelle est préférable à une climatisation très coûteuse en électricité. Dans le cas de l'Afrique équatoriale, comme dans de nombreuses régions du monde, il convient de valoriser les matériaux locaux abondants et bon marché, adaptés au climat, même si leur faible stabilité contraint à les entretenir, voire à les remplacer régulièrement. En outre, leur bilan carbone est incomparablement meilleur que celui des matériaux à base de ciment, d'acier ou d'aluminium. Aussi l'idée de bâtir un équipement prestigieux comme un hôpital en matériaux traditionnels pour frapper l'imaginaire des habitants est-elle des plus justes.

Précisons que ces préoccupations commencent à enfin trouver un écho favorable à l'échelle internationale. De ce fait, l'architecte burkinabé Diébédo Francis Kéré s'est vu décerner en 2022 le *Pritzker Architecture Prize*, équivalent du prix Nobel pour l'architecture.



© Sierd Hoekstra / Creative Commons

Diébédo Francis Kéré : Léo Doctors' Housing, logements pour le personnel du centre de santé de Léo, Burkina Faso.

## L'architecture peut-elle se prétendre universaliste ?

Il ressort de ce qui précède que le Mouvement moderne, hégémonique pendant plus d'une cinquantaine d'années, a produit au XX<sup>e</sup> siècle une doctrine architecturale à prétention universelle. Aveuglés par un rationalisme étroit et hors-sol, ses tenants n'ont pas su traiter les questions architecturales dans toute leur diversité ni dans toute leur complexité. Ils se sont fourvoyés, notamment par absence de prise en compte du site dans lequel les hommes de l'art sont censés intervenir. Une telle approche a causé des dégâts accablants.

Son universalité s'est avérée factice. Toutefois, dans la plupart des régions de la planète, les gens peuvent très bien se passer d'architectes « modernes » en respectant les traditions locales dans le domaine du logement.

**Se vérifie comme impératif universel la nécessité de réfléchir avant de construire, de penser la ville et l'habitat, mais aussi les équipements, en fonction du contexte et de multiples facteurs. ”**

Les affirmations des théoriciens du Mouvement moderne selon lesquelles l'architecture doit être conçue partout de la même façon étaient injustifiées et erronées. Le Corbusier, Gropius, Mies van der Rohe et leurs adeptes ont voulu, à tort,

créer un style dit international en édictant des préceptes dogmatiques justifiés par une raison que l'on peut qualifier d'étroite, unilatérale, incomplète, mutilée. En revanche, se vérifie comme impératif universel la nécessité de réfléchir avant de construire, de penser la ville et l'habitat, mais aussi les équipements, en fonction du contexte et de multiples facteurs. Le climat, les usages, les habitudes constructives, les traditions culturelles, les conditions économiques, doivent faire partie intégrante des éléments à prendre en considération avant de passer à l'acte de bâtir. Ce qui s'avère universel, ce n'est pas une doctrine prétendument cartésienne

censée s'imposer partout de façon spontanée ou forcée, mais le besoin d'envisager l'architecture selon toutes ses dimensions historiques, géographiques, techniques, économiques, écologiques, sociologiques, psychologiques, voire symboliques, sur les registres conceptuel et pratique.

Il me semble donc impossible aujourd'hui d'alléguer qu'il existerait une architecture universelle. *A contrario*, pour la qualité de vie des êtres humains au quotidien, le besoin d'architecture, lui, est réel et « indépendant du temps et du lieu ». A défaut d'un *désir* d'architecture généralisé (ne rêvons pas...), au moins envisageons une exigence de réflexion multidimensionnelle sur l'ensemble des approches qu'il faut prendre en compte pour construire des établissements humains.